Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1908)

Heft: 112

Artikel: Comment travaillait Napoléon

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257539

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et communications

S'adresser

a la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Comment travaillait Napoléon

Dès le lendemain du 13 vendémiaire, Agthon Jean François Fain avait écrit, sous la diction de Bonaparte, les premiers ordres du jour du général en chof. Secrétaire archiviste du Consulet de l'Empereur, il le suivit jusqu'à Waterloo. Nul témoin ne pourrait dire avec plus d'exactitude comment travaillait Napoléon.

Le cabinet intérieur attenait à la chambre à coucher. Ministres ni domestiques, personne n'y pénétrait, que les secrétaires et les deux gardes du portefeuille, chargés de le ranger et d'allumer le feu. Au milieu de la piète, un bureau dessiné par l'empereur lui-même, échancré vers le centre, arrondi aux deux bouls, avait la forme d'un graud violon; au coin de la cheminée était une causeuse, près d'un guéridon où s'entassaient les dépê hes; une bibliothèque, remplie de livres d'histoire, courait le long du mur; au pied de la haute pendule, une immense table d'acajou était recouverte de cartes.

Napoléon, s'asseyant d'abord à son bureau commençait par signer les pièces dictées la veille. Il les relisait toujours, y faisait des ratures et des additions, les lançait au secrétaire en disant : « Expédiez ». Il s'installait de suite dans la causouse pour déponiller les dépêches empilées sur le guéridon. Il dictait, à mesure, les réponses, jetant sur le tapis les papiers qu'il n'avait plus à revoir, cela s'appelait le « répondu ». Il faisait une pile des affiir s qu'il comptait résoudre dans la journée; c'était le « courant »; une autre faite des dossiers

Feuilleton du Pays du dimanche [6

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Il y a quinze ans, j'étais maréchal des logis aux hussards, et mon escadron se rendait à Marseille. Dans l'une de nos étapes, à propos de je ne sais plus quelle question de préséance... à la distribution du fourrage, je crois, je me pris de querelle avec un de mes camarades; les coups suivirent les paroles, et je fus comme toujours, hélas! le premier à frapper.

Coups de poing sont toujours suivis de coups de sabre ou d'épée. Toutefois, comme il est défendu de se battre en route, nous q l'il voulait étudier à tête reposée, se nommait le « suspons ».

Puis, l'empereur parcourait ensuite les bulletins de police. Il y en avait quatra venant du ministère, de la Préfecture, de la police militaire et d'une petite polica, payée par sa cassette. Les trois premiers ne contenaient d'ordinaire que des choses assez banales, le ministre, le préfet et le général Hulin réservant pour l'audience du lever les nouvelles les plus secrètes ou de l'intérêt le plus piquant. Les rapports de la patite police racontaient les menus potins du monde; ils amusaient l'empereur qui s'en servait surtout pour contrô er la police officielle et taquiner ses agents.

Un portefeuille de marceain rouge, por tant c tte inscription innocente : « Gazettes étrangères », passait ensuite sous ses yeux, « Actit le saget de la noste et le résumé de correspondances onvertet par le cabinet noir. Le baron Fain assure que l'empereur n'attachait pas plus d'importance qu'il no fallait à ces indiscrétions : « Est-il rien, disait-il, de plus mobile et de plus expansif qu'une let re française? Tel que j'aurai maltraité à mon lever, va écrire que je suis un tyron et demain donnera sa vie pour moi ...

Il brûlait donc tous ces papiers et n'en gardait que « l'impression ». Il est vrai que plus d'ane disgrâce n'eut d'autre cause que cette simple impression. Le portefeuille rouge contenait aussi des correspondances libres, lettres de quelques amis qu'il s'était ménagés; moyennant une pension de 500 francs par mois, Mes de Genlis lui écrivait tous les quinze jours. Après les lettres, l'Empereur parcourait les journaux et quel-

dûmes attendre notre arrivée à Marseille pour vider entièrement la querelle.

Quinze jours s'écoulèrent, et je ne vous étonnerai pas en disant que j'avais à peu près oublié cette affaire, lorsque trente jours de salle de police que je reçus du colonel en arrivant au quartier de Memtpenty me rappelèrent désagréablement l'équipée de la route. Mon camarade, qui avait eu même pert dans cette justice distributive, fit aussi sa demande de rencontre, et le lendemain, accompagnés de nos témoins et d'un prévôt, nous sortimes de nos cellules pour aller sur le pré, autrement dit le manège.

Le matériel de la salle d'armes n'était pas déba'lé; nous dû nes nous battre avec nos sabres d'ordonnance.

Les lames étaient engagées depuis quelques secondes, lorsque mon adversaire, faisant en avant un pas mal calculé en me menaçant, mais sans porter un coup à fond il attendait une parade que je ne fis pas, — quefois les listes tenucs aux portes du palais.

Revenant alors à son bareau, il attaquait la pile du « courant ». Il prenait rarement la plume, car il écrivait très mal, bien qu'il fit à son ancien maître d'écriture une pen-sion sur sa cassette. Il diciait douce nent d'abord, puis s'animant peu à peu, prenait le ton de la conversation, se levait, parcourait la pièce de long en larg', d'un pas qui le réglait sur l'allure des i lées et la coupe des phrases. Le modérer, le faire répéter impossible; le secrétaire n'aurait ja mais pu le suivre dans certaines phrases toutes faites qui, par bonheur, se représentaient d'ellesmêmes sur les lèvres de Napoléon. « L'é-crivain les savait par cœ 17; il les voyait venir comme la chute d'un rondeau; un signe suivait pour en marquer la place. . Mais il fallait que le secrétaire veillat tout partieu-lierement sur les noms propres, l'empereur ne manquant jamais; dans le feu de la dictée de dire l'Ebre pour l'E'be, Smolensk door Salamanque, et d'appeler Hysope la forteresse d'Osope.

A neuf heures, le chambellan de service venait grafter à la porte pour annouver le lever, audience qui tantôt durait cinq minutes et tantôt se pro'ongeait jusqu'au déjeuner. Pendant ce repas qu'il prenait en famille, le souverain recevait son architecte Fontaine Denon, directeur du Musée, parfois David, Talma, Isabey et Gérard, toujours M. Burbier, son bibliothécaire, qui lui rendait compte des ouvrages nouveaux.

Revenu dans son cabinet, cu'il trouvait déblayé, il entamait les dossiers en réserve, passant d'une note diplomatique à un projet de fortification, d'une question de droit ci-

vint s'enferrer lui-mê ne sur mon sabre que j: tenais en garde avancée.

La poitrine fut trouée à quelques lignes au dessus du cœir. Le copp que le prévô! n'avait pu prévoir résonna comme s'il eût crevé la peau d'an tambour. Mon pauvre camarade lâcha son arme.

Je me jetai en avant et il tomba dans mes bras.

Il n'y avait pis de brancard, et tandis que l'un des témoins courait chercher le médecin à la salle de visite, j'emportai le b'essé. Sa poitrine arrivait à la hauteur de ma figure, et à chaque pas, des lèvres béantes de la plaie, jaillissait un flot de sang noir et chaud qui me frappait au visage et ruisselait sur moi. Je sentis le pauvre corps que je portais se crisper dans un dernier frémissement, et ce fut un cadavre que, arrivé au terme de cette terrible course, je déposai sur le lit qu'on venait de préparer.

(La fin prochainement.)